

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique, avec deux publications revues, \$1.00

Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, pendant six mois, avec deux publications revues, \$1.00

FRUX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts. Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts. Une ligne, 15 cts. Au-dessus par lignes, 40 cts. Toute insertion subséquente, le quart du prix (A franciser les lettres.)

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE PISTOLET ANGLAIS.

— Suite et fin. —

La chose était facile à expliquer ; voici ce que j'appris : vis-à-vis la place que j'occupais, aux secondes loges, et par conséquent au-dessus de la loge du premier consul, se trouvait la loge de M. Van-Burner, hollandais, qui, sous le Directoire, s'était prodigieusement enrichi dans les fournitures, et dont la fortune dépassait les bornes ordinaires de la richesse des particuliers. M. Van-Burner comptait par millions et avait une fille unique que mon adversaire, M. Bernard, devait épouser. Ma présence à l'Opéra, où, sans le savoir, je me plaçais sous les yeux de mademoiselle Berthe Van-Burner, déranger des projets arrêtés. Le mariage était décidé : il devait avoir lieu dans quelques semaines, lorsque mademoiselle Berthe, qui jusque-là n'avait montré aucune répugnance pour son futur époux, commença à élever quelques difficultés ; elle se dit malade, elle demanda du temps, et cependant elle recevait tous les jours plus froidement M. Bernard. C'était une jeune personne charmante, mais aimée par son père jusqu'à l'idolâtrie. M. Van-Burner obéissait aux moindres fantaisies de sa fille. M. Bernard, avec la perspicacité naturelle aux amis, ne tarda pas à se convaincre que j'avais fait sur elle qu'il aimait une impression profonde : il résolut alors de m'éloigner ou de se défaire de moi, s'il le pouvait : de là sa prétention de me faire quitter une place où la jeune fille pouvait me voir tous les jours d'opéra.

— Monsieur, dit-je froidement à l'ami de M. Bernard qui me donnait ces détails, comme je l'ai dit hier à votre ami, j'en suis fâché, mais il m'est impossible de me déplacer.

Je saluai, et j'allai déjeuner chez le suisse des Tuileries. Malgré ma haine pour le premier consul et mon dévouement chevaleresque ou, si vous voulez, brutal pour les Bourbons, je n'appris pas sans émotion qu'une jeune fille immensément riche m'avait distingué et s'était prise pour moi d'un sentiment de préférence si violent qu'elle était sur le point de rompre un mariage presque conclu. Je n'avais pas remarqué mademoiselle Van-Burner, mais l'ami de M. Bernard ne m'avait pas laissé ignorer qu'elle était fort jolie ; je pouvais donc, seulement en répondant aux attentions d'une jeune et jolie personne, faire ma fortune : c'était tentant, cela valait mieux que de me faire le héros d'une tragédie homicide, que de courir au martyre en tuant le premier consul. Je rentrai chez moi sans avoir dit tout renoncé à la mission que je m'étais donnée, mais en songeant qu'il serait fort agréable d'avoir pour compagnie une jolie femme, de vivre sans soucis, sans chagrins, au milieu de toutes les recherches du luxe, et de puiser à mon gré dans la caisse intarissable d'un fournisseur. Le lendemain j'allai de très-bonne heure à l'Opéra ; il y avait encore fort peu de monde quand j'arrivai, et mon premier soin fut de lever les yeux sur la place qu'on m'avait à peu près indiquée. Je vis seule dans une loge une fort belle personne, mise avec une extrême élégance et qui pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans, l'allure libre, le regard hardi, et vêtue d'une façon riche, mais hasardée. Elle arçait sur moi des yeux pleins de bonne volonté, et m'adressa un sourire très-expressif. Ce n'était pas là, sans aucun doute, mademoiselle Van-Burner. Je sortis pour aller aux informations. L'ouvreuse qui conservait ma place me mit au fait :

— Cette dame, me dit-elle en faisant un petit geste gracieux, est la citoyenne Fulvie, une des femmes les plus à la mode aujourd'hui, et ce n'est pas sans raison. Vous êtes fort heureux, citoyen, si elle vous a remarqué ; bien des généraux du premier consul voudraient être à votre place. Oh ! oh ! citoyen, tout le monde ne convient pas à la citoyenne.

J'avouai que la citoyenne méritait toutes ces louanges, et, après avoir pris ces informations, je regagnai ma place, et je m'aperçus que la loge qui touchait à celle de la citoyenne Fulvie n'était plus vide. Un homme de cinquante ans environ et une jeune personne l'occupaient : c'était M. Van-Burner et mademoiselle Berthe. Van-Burner qui venait d'arriver, mademoiselle Berthe dont la pâleur et la rougeur alternatives dévoilaient l'amour, était d'une beauté remarquable. De beaux cheveux noirs, des yeux fendus en amande et un visage d'un ovale parfait, tout cela me parut bien au-dessus de ce que méritait la passion de l'infortuné M. Bernard. Timide et embarrassée, je crus voir néanmoins dans les yeux de la jeune fille que l'issue du combat de la veille ne lui déplaisait pas, et je me sus bon gré d'avoir inspiré de l'amour à une aussi belle personne. Je quittai l'Opéra presque amoureux. Quelques jours après une vicille dame vint chez moi ; elle se dit comtesse ou marquise, et surtout ruinée par la révolution ;

elle prétendit en outre avoir été autrefois très-liée avec ma famille. Je crus qu'elle venait mettre ma bourse à contribution ; il n'en était rien.

— Mon cher marquis de Lancy, me dit-elle, il n'y a rien qui me rende malheureuse comme de voir des gens tels que vous, de bons gentilshommes, être privés de leur position et de leur fortune. C'est cette maudite révolution qui en est cause ; elle a tout brouillé, tout confondu ; et il faut vraiment un peu s'aider soi-même pour repaître dans le monde avec les avantages auxquels on a droit. Par exemple, vous, monsieur le marquis, vous étiez riche, et la révolution vous a ruiné.

— Je n'étais pas riche, lui dis-je.

— Vous étiez fait pour l'être, marquis, et vous le seriez devenu, ou du moins vous auriez fait, sans la révolution, une grande fortune militaire.

— C'est possible.

— Eh bien, marquis, il faut entrer dans l'armée ; c'est une pépinière de généraux.

— Moi servir Bonaparte ! m'écriai-je, jamais !

Et cette proposition me révolta tellement que mon secret fut près de m'échapper.

— Très-bien, monsieur le marquis, reprit la vieille dame ; vous pensez absolument comme moi ; si j'avais un fils et qu'il mît jamais à son chapeau cette maudite cocarde tricolore, s'il prenait jamais parti pour le Corse, je l'étranglerais de mes propres mains. Mais, mon cher marquis, continuez-telle, il n'en faut pas moins vivre, et, croyez-moi, vivre agréablement, c'est le principal. Cette philosophie n'est peut-être pas de mon âge, mais elle est de votre, marquis ; vous ne voulez avoir aucun rapport avec le gouvernement nouveau ; soit, je suis de cet avis. Eh bien ! vous êtes jeune, joli garçon ; vous avez un beau nom, ce qui est toujours quelque chose, quoi qu'on en dise : que ne vous mariez-vous ?

— Madame, répondis-je à ce négociateur en jupon, venons au fait ; vous venez me proposer d'épouser mademoiselle Van-Burner ?

— C'est cela même : Van-Burner a trois ou quatre millions, mademoiselle Van-Burner est fille unique, elle héritera de cette immense fortune, qui aujourd'hui est à l'abri de tous les orages. La jeune personne est charmante, et elle se meurt littéralement d'amour pour vous. Ce sont de ces occasions qui ne se rencontrent pas deux fois : heureux ceux à qui leur bonne fortune les présente une fois seulement. Réfléchissez, mon cher marquis.

Cette femme m'étonnait ; elle me donnait avec assurance un titre alors proscrit, et me demandait de réfléchir à une chose qui n'exigeait pas de longues réflexions. Je n'avais que la cape et l'épée, et mon épée, je ne pouvais pas l'employer. J'acceptai. Il fut convenu que le soir même je sortirais de l'Opéra avant le ballet, et que mon officieuse et nouvelle amie me conduirait chez M. Van-Burner.

— Ce que c'est que d'être joli homme ! dit la vieille dame en me quittant ; mademoiselle Van-Burner a déclaré à son père qu'elle mourrait si elle ne vous épousait pas.

A peine la vieille dame fut-elle sortie que je reçus une autre visite. Cette fois c'était un petit domestique à livrée bleue et à la mine effrontée, qui me remit une lettre. La belle Fulvie m'écrivait. Celle-ci ne m'appelait pas marquis, mais citoyen, et elle employait le tu, dont l'usage n'était pas encore tout à fait tombé en désuétude.

— Citoyen, me disait-elle, dans son billet très-laconique, j'ai à te parler d'affaires très-particulières, et je t'attends à minuit, après l'Opéra. Je te crois trop galant homme pour manquer à un rendez-vous pareil.

Je fis une réponse gracieuse à la citoyenne, et renvoyai son message en lui donnant quelques pièces d'or.

— Très-bien, me dit-je, la fortune, l'hymen et l'amour me viennent en aide ! En sortant de chez M. Van-Burner, j'irai chez la citoyenne Fulvie.

Je passai la journée joyeusement, et le soir, avant l'Opéra, j'allai chez moi faire ma toilette. Je pris machinalement ce pistolet, Alfred, je le chargeai comme d'habitude ; et, le plaçant sur un meuble, je donnai un dernier coup d'œil à mon miroir. J'étais toujours mis avec élégance, mais ce soir-là je redoublai de soins et de coquetterie. Il me fallait plaire à deux femmes ; de l'uno j'attendais une nuit de plaisir, ma fortune dépendant de l'autre. La salle était pleine quand j'arrivai à l'Opéra. Dans le couloir, je me croisai avec le petit message de la citoyenne Fulvie, qui sourit en m'apercevant. Quelques pas plus loin je rencontrai la vieille dame qui m'avait fait l'honneur de venir chez moi le matin ; elle se rendait dans la loge de M. Van-Burner.

— Bien ! me dit-elle, vous êtes mis à peindre. Vous êtes un homme de bon goût. ... à ce soir, après l'Opéra.

Mon ouvreuse ne m'avait pas oublié, et je pus m'asseoir à ma place accoutumée. J'eus le plaisir de voir du même coup d'œil mademoiselle Van-Burner, belle de sa jeunesse et de ses espérances, et la citoyenne Fulvie, dont les regards avaient une vivacité et une expression

extraordinaires. Une mince cloison séparait ces deux femmes, si loin toutes deux de se douter qu'elles étaient rivales. Je les considérais avec une attention qui leur plaisait également à toutes deux. ... Vous devez, Alfred, prendre une bien mauvaise opinion de votre vieil ami ; je ne me dissimule pas aujourd'hui l'immoralité de ma conduite, et je vous en fais ouvertement l'avou. Il faut songer cependant que j'étais jeune, et surtout que je n'avais pas encore eu l'honneur de voir mademoiselle Van-Burner ; ma bouche n'avait fait encore ni vœux ni promesses. Eh bien ! dans ce moment-là même, et malgré tout le plaisir qui m'attendait chez la femme à la mode et galante qui me couvrait des yeux, je me demandais si j'accepterais le rendez-vous dangereux qui pouvait me coûter une femme charmante et un million de dot.

— Ah bast ! me disais-je, je suis encore, je le serai encore pendant quinze jours au moins ; il vaut mieux faire une folie avant mon mariage qu'après. Mademoiselle Van-Burner ne sera jamais instruite ; je ne lui dois rien encore, et pour mon futur beau-père, c'est un ancien fournisseur, il doit en avoir fait bien d'autres !

C'est ainsi que j'appaisais ma conscience, et je m'amusaient cependant à comparer ces deux femmes dont j'occupais l'imagination et faisais battre le cœur. Ma femme, je lui donnais déjà ce nom, était une des plus gracieuses personnes possibles ; malgré cette passion, dont elle s'était éprise subitement pour moi et dont je ne pouvais pas lui savoir mauvais gré, sa figure virginale et pure respirait l'innocence et la paix. La citoyenne Fulvie, au contraire, avait, dans toute sa personne, je ne sais quel abandon voluptueux qui faisait naître les desirs ; dans sa figure agaçante et mutine on voyait je ne sais quoi d'engageant et de séducteur qui promettait une maîtresse comparable au moins à la Cynthie du poète.

Tout d'un coup un mouvement inusité agita la salle entière, le roulement du tambour se fit entendre et le premier consul parut dans sa loge.

C'était lui-même ! et il était seul ! Les bras croisés sur poitrine, il s'inclina devant le public, qui le salua de ses acclamations et le spectacle commença. Je voyais Bonaparte pour la première fois ; jusque-là j'avais vu l'aspect de cet homme, que je ne voulais pas connaître, que je voulais assassiner ; j'étais blessé de trouver son effigie sur la monnaie et son portrait chez tous les marchands d'estampes de la capitale. A l'aspect de cette figure mâle, mais belle et pâle, qu'encadraient des cheveux noirs, de ces yeux froids et brillants, de ce front pur d'une sucrée froide m'inonda, je me sentis défaillir, et, mon coude venant à s'appuyer involontairement sur mon habit, je sentis ce pistolet, Alfred, qui ne me quittait pas, ce pistolet instrument de mort et que j'avais chargé deux heures auparavant.

Je me rappelai alors la mission que je m'étais donnée et que depuis quelques jours j'avais complètement oubliée. ... Je n'étais point venu en France pour m'enrichir par un heureux mariage, pour passer mes nuits dans les folies de l'amour. Non, j'étais un ancien garde du corps de Louise XVI, j'étais émigré, et l'homme que je devais tuer était là devant moi, et, soit par l'effet du hasard, soit autrement, attachait ses regards sur ma personne et semblait défier ma colère et ma vengeance. Le premier consul, en effet, dirigeait vers moi ses regards perçants ; immobile et fier, on aurait dit qu'il avait deviné mes dessein, mais qu'en même temps il se savait protégé par l'invisible bouclier de la Minerve, ou garanti de tout danger par cette étoile qui prétendait voir briller lui seul dans le ciel l'hésitant ; quelque chose dans le cœur me disait d'agir, et mon bras paralysé refusait d'obéir à cette volonté douteuse qui m'agitait. L'état où j'étais est difficile à décrire ; je n'avais le sentiment que de mes sensations, j'ignorais quelle pièce jouait et quels acteurs étaient en scène. Il est probable qu'il se présente quelque allusion favorable à Bonaparte, car de tous les coins de la salle partit le cri : "Vive le premier consul !" Mes lèvres frémissaient ; ce cri me parut un défi jeté à mon courage, et, recueillant toutes mes forces, j'allais agir quand mes yeux se portèrent sur la loge de mademoiselle Van-Burner : il me parut qu'elle me regardait d'un air suppliant, qu'elle me disait :

— Malheureux ! ne vous perdez pas ; si vous mourez, moi, je succombe.

La citoyenne Fulvie me souriait toujours, et de ses lèvres de corail il me semblait voir s'échapper ces paroles :

— La vie est courte, ami, ne la perds pas en noirs complots, laisse-là les armes perfides du Thrace, et viens dans les bras de Cynthie.

Louis XVIII perdit sa cause : je quittai ma place, et je me rendis au foyer pour calmer un peu mon émotion et pour respirer plus à l'aise. J'avais pu tuer le premier consul, et je ne l'avais pas fait ! Je me dis alors que Louis XVIII lui-même n'aurait pas approuvé cette manière de se défaire d'un ennemi.

Peut-être, continua le marquis en prenant la main d'Alfred, l'écoulaient avec la plus grande attention, peut-être, quand je me raisonnais ainsi, n'étais-je rien autre chose qu'un jeune

homme amoureux à qui les beaux yeux d'une courtisane et l'espoir d'une fortune inespérée faisaient oublier ses haines politiques... ju la crois... Convenez alors que l'amour et la fortune sont bons à quelque chose... Une fois que j'eus ainsi changé de sentiments, l'air resserro du foyer ne me suffisait pas, je voulus sortir un moment pour aller respirer à l'aise et plus librement sur les boulevards.

A la porte de l'Opéra, quatre personnes m'entourèrent deux me firent d'accepter leur bras, et on me fit monter dans une voiture accompagnée de mes quatre acolytes. J'étais perdu ; mon mariage était manqué. Ma première pensée fut que j'étais la victime de mon rival, M. Bernard. Ce jeune homme devait être riche, il devait tenir à une famille qui pouvait avoir du crédit. C'était d'autant plus facile à croire que le mariage qui devait l'unir à mademoiselle Van-Burner était un mariage de proposition. M. Bernard avait donc une fortune proportionnée aux richesses de M. Van-Burner ; furieux de se voir supplanté, il avait recherché le nom et les antécédents de celui qu'on lui préférait, avait appris que j'étais un ancien garde du corps, un ancien pensionnaire de la reine. Émigré m'avait fait passer pour un homme dangereux, et on m'avait arrêté d'autant plus volontiers que le gouvernement consultait ne devait pas voir avec plaisir qu'un gentilhomme comme moi devint puissamment riche du jour au lendemain. Je crus donc qu'on me conduisait à Vincennes ou au Temple, et que je serais renfermé dans quelque donjon jusqu'au moment où M. Bernard serait l'heureux époux de la riche héritière. Quoique l'espoir d'épouser mademoiselle Van-Burner fut fort doux pour moi, je regrettais plus ma liberté que mon mariage, en affectant de traiter légèrement un accident qui me troublait néanmoins beaucoup.

— Messieurs, dis-je, où me conduisez-vous ? préférez-vous me renfermer long-temps ? et d'abord au nom de qui m'arrêtez-vous ?

— Nous exécutions les ordres de M. le ministre de la police, me répondit-on.

— M. le ministre de la police, dis-je, me fait trop d'honneur de s'occuper de moi... il m'aumit rendu le plus grand service s'il ne m'eût fait arrêter qu'à demain ; j'ai ce soir des affaires particulières qui m'intéressent la police en aucune façon et j'ai besoin de ma soirée.

J'étais entre les mains d'agents subalternes, qui avaient reçu l'ordre de s'emparer de moi sans bruit, sans scandale, et je n'obtins aucune réponse. Heureusement mon voyage en compagnie de ces messieurs ne fut pas long ; au bout de dix minutes le fiacre s'arrêta, et on me fit entrer dans l'hôtel de M. le ministre de la police.

— Vous étiez dénoncé ! s'écria Alfred, qui jusque-là avait écouté en silence.

— Vous allez voir répondit le marquis. On m'introduisit dans l'antichambre de M. le ministre, et un jeune homme, un muscadin de la figure le plus ouverte et le plus vaillant, demeura auprès de moi pour diminuer sans doute la longueur du temps par les agréments de sa conversation. Je pourrais volontiers tenu quitte de ce soin, et si j'avais tenu la dot de mademoiselle Van-Burner, je crois que j'en aurais donné la moitié pour être un instant seul.

— Monsieur sort de l'Opéra ? me demanda ce jeune homme.

— Oui monsieur.

— Pour moi, je le dis sans honte, quoique cela fût suspecter mon goût, l'Opéra m'ennuie, j'aime mieux Nicolet, et surtout les Variétés amusantes... Avez-vous été quelquefois, monsieur, aux Variétés amusantes ?

— Jamais, monsieur : je suis un habitué de l'Opéra.

— Alors vous serez fâché de n'y avoir pas été ce soir... le premier consul y est.

— Je sors de l'Opéra, monsieur, j'ai vu le premier consul.

— A-t-il été bien accueilli, monsieur ?

— Monsieur, répondis-je à cette dernière question, j'ai les plus grands torts envers le premier consul.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur... à peine si je l'ai vu, à peine si je n'ai ce qui s'est passé dans la salle... Je suis amoureux, monsieur à en perdre la tête, et à l'Opéra je n'ai vu qu'une seule personne, la femme que j'aime ; mes regards ne pouvaient la quitter, je suivais tous ses mouvements, rien de ce qui s'est passé autour de moi n'a pu me distraire, et j'ai le regret de ne pouvoir vous dire...

— C'est comme moi, dit mon interlocuteur officieux, je suis amoureux d'une actrice des Variétés et franchement, voilà la cause de ma prédilection pour ce théâtre ! eh bien monsieur quand le consul... car les Variétés monsieur, sont aussi dignes d'un consul, quand donc le consul Cambacérés parait à ce théâtre, je ne le vois pas ; il entre, il sort sans que je m'en doute, et cependant le consul Cambacérés...

— Est un homme d'un grand mérite, me hâta-t-il d'ajouter.

— Et poussant un peu loin la naïveté :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, pourquoi M. le ministre m'a fait arrêter ?

— Arrêté !... vous êtes arrêté ?

— Hélas ! oui, monsieur, on m'a enlevé à cette maîtresse que j'aime et qui maintenant

doit se demander avec effroi la cause de mon absence.

— Ah ! monsieur, quand M. le ministre connaîtra cette circonstance, il sera fâché de n'avoir pas romi à un autre moment le plaisir de vous voir.

Tout cela était dit d'un air si simple et si naturel, avec tant de politesse et une bonne foi si apparente que je me sentis rassuré si j'avais été un autre que j'étais et si l'inspection de ma personne n'eût pas dû produire une preuve fâcheuse contre moi. Je me tus et parus accepter avec dignité l'espèce d'excuse qu'on me faisait.

Au même moment un huissier sortit d'une porte voisine qui conduisait au cabinet du ministre et dit :

— Monsieur de Lancy.

Je m'avancai et me laissai conduire chez le ministre.

Le ministre de la police était debout dans son cabinet, et, quoiqu'il tournât le dos à la cheminée qui était garnie de deux flambeaux, une lampe placée sur un bureau me permit de voir parfaitement sa figure, qui m'était tout à fait nouvelle, comme vous pouvez le croire, et qui depuis m'est devenue familière. Fouché était alors encore républicain, et, quoiqu'il secondât les vues ambitieuses du premier consul et qu'il devint peut-être déjà la dictature que l'empereur ferait peser sur la France, c'était un de ces hommes dont les convictions premières ne s'effacent jamais entièrement, et d'autant plus coupables quand ils changent d'opinion qu'ils n'ont hérité de leur ancien sentiment d'égoïsme, semblables à ces amants qui quittent une maîtresse aimée et s'attachent à une autre femme tout en regrettant la première. Bonaparte ne s'y était jamais trompé, il ne s'est fié à Fouché qu'à demi, et, dans son intérêt, il aurait mieux fait de ne s'y fier jamais.

Cet homme, qui devait être un jour le duo d'Orléans, avait la figure blême, les yeux vifs et petits, la taille élevée, et, quoique sa manière de parler fût très-persuasive, sa façon adroite et son langage apprêté étaient quelque chose à son talent de convaincre. Il m'aborda néanmoins librement. J'étais dans ses mains comme l'oiseau déjà pris dans les rêts du chasseur, et traiter avec moi ce n'était d'ailleurs qu'un jeu pour un homme aussi adroit et aussi puissant que lui. Il fit quelques pas vers moi, et, me saluant avec politesse, il me nomma par mon nom.

— M. de Lancy, me dit-il, parlez-moi de la manière un peu vive dont je m'y suis pris pour obtenir l'honneur de votre visite. J'ai craint que, si je vous priais par écrit de passer à mon hôtel, cela ne vous causât quelque émotion, et j'ai chargé un de mes amis...

— Un de vos amis, monsieur le ministre ! quatre vous voulez dire ?

Fouché parut étonné d'apprendre que quatre personnes s'étaient assises de moi ; il se fit raconter tous les détails de mon arrestation, qu'il avait mieux que personne, et après s'être confondu en excuses :

— Parlons d'affaires, me dit-il, le premier consul est fort content de vous...

— De moi, monsieur le ministre ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier.

— Oui, de vous, vous avez quitté l'Angleterre pour rentrer dans votre patrie, vous avez abandonné le parti des ennemis de la France pour vous rallier aux vrais patriotes ; en touchant le sol du pays, vous vous êtes empressé de vous faire radier de la liste des émigrés. C'est très-bien.

En me parlant ainsi, sa bouche souriait d'une façon singulière, et de la main il me montrait sur une console le buste de Bonaparte, la tête ceinte de lauriers, et il me répétait :

— Le premier consul est enchanté de vous, monsieur de Lancy, mais moi je vous en veux.

Un peu étourdi de cet accueil auquel j'étais loin de m'attendre et ne sachant pas si Fouché était ma dupe, ou si cette entrevue n'allait pas finir d'une façon tragique pour moi, je me hâtai de dire :

— Je n'ai jamais eu l'honneur d'approcher de vous, monsieur le ministre, et je ne croyais pas avoir été assez malheureux pour...

— Oui, oui, dit-il avec légèreté ; je vous en veux, monsieur de Lancy... Que diable ! pour quoi marchez-vous toujours armé ainsi que vous le faites ? Savez-vous qu'il y a des gens logés à Vincennes pour beaucoup moins ? Et cela semblerait fâcheux, n'est-il pas vrai ? Un homme comme vous, qui ce soir a tant d'affaires... Rendez-vous de mariage, rendez-vous l'amour... Voulez-vous me donner le pistolet que vous avez dans votre poche ?

Stupéfait, anéanti, je tirai mon pistolet de ma poche et je le présentai à Fouché.

Je n'étais pas au bout de mes étourdissements. Fouché prit négligemment le pistolet, le regarda avec attention, le tourna, le retourna dans ses mains et, avec nonchalance :

— Mon Dieu, c'est pure fantaisie, car cette arme n'est pas dangereuse.

En parlant ainsi, il prenait sa baguette, et la faisait résonner dans le canon vide.

— Vous vous souvenez, mon ami, continua le marquis, que j'avais chargé mon pistolet avant de partir pour l'Opéra ; en voyant ce pistolet